

Une situation...

Al-Wadi, 6 octobre 1934

Une situation parmi les plus étranges des situations, et la plus véritablement extrême, en sa propre singularité — cette même situation vers laquelle l'Égypte s'est vue de force poussée, ces jours mêmes, grâce au cabinet présent, et sa propre incapacité, évidente, et flagrante, à assumer les affaires graves, à demeurer ferme devant les calamités pressantes, et à faire face aux urgences, et aux développements soudains, avec compétence.

Une situation véritablement, entièrement étrange, véritablement, extrêmement singulière — nul Égyptien, quel que soit son propre niveau de culture, quelle que soit sa propre position sociale, n'a véritablement besoin que quiconque la lui indique, ou attire sur elle sa propre attention. Vous pourriez errer à travers les clubs, vous joindre à leurs propres réunions, dans les cafés, et les foyers ; vous pourriez écouter les gens ordinaires, se parlant entre eux, tout au long de leur propre travail quotidien ; vous pourriez monter dans le tramway, dans les autobus transportant les gens, à travers Le Caire, ou dans les trains transportant les gens, entre Le Caire et les banlieues, ou entre Le Caire et les provinces — et vous verriez quelque chose que l'on n'avait pas vu, il y a un mois, ou deux mois : vous verriez une anxiété véritablement évidente, un trouble véritablement clair, et une imagination livrée à elle-même, se précipitant en avant, ne se souciant de rien, ne s'arrêtant à rien, saisissant toute rumeur, et l'exploitant, jusqu'au degré le plus extrême de l'exploitation — inventant des événements, fabriquant des nouvelles, échafaudant des hypothèses, racontant ce qui s'est déjà produit, dépeignant ce qui existe désormais, et prédisant ce qui reste à venir.

Les langues se délient alors, avec tout ce que suggère cette même imagination, déjà saisie de quelque chose ressemblant véritablement à la fièvre — ne se calmant jamais, ne se stabilisant jamais, ne cessant jamais son propre mouvement, et sa propre production. À peine un propos atterrit-il, en un lieu, qu'il s'envole de là, vers d'autres lieux, puis s'envole de ces mêmes lieux, vers d'autres encore — et, partout où il atterrit, il suscite l'anxiété, répand le trouble, active l'imagination, et délie les langues davantage encore, jusqu'à ce que les Égyptiens ne doutent plus du tout, que leur propre vie publique se trouve exposée, à quelque événement nouveau véritablement significatif. Ils cherchent précisément

cet même événement, souhaitant le connaître, précisément, ou approximativement, l'inférant, de tout ce qui se produit effectivement comme événements, de toutes les nouvelles effectivement publiées, et de tous les mouvements que font effectivement les grands, et les ministres — passant leurs propres journées, à cette même tâche, en travaillant, passant leurs propres nuits, à cette même tâche aussi, en conversant — certains d'entre eux, peut-être, en rêvant même, une fois le sommeil enfin venu. Mais cela demeure, en tout cas, la toute première chose qui leur vient à l'esprit, la toute première chose à laquelle ils pensent, dès l'instant où ils accueillent chaque nouveau jour, avec les journaux du matin.

Voilà donc précisément ce à quoi se réduit la propre vie des Égyptiens, ces jours-ci : une anxiété continue, ne faisant que croître, de temps à autre ; une crainte persistante, ne faisant que s'intensifier, d'un moment à l'autre ; et une conversation incessante, sur la politique, et les propres secrets de la politique, et tout ce que ces mêmes secrets pourraient encore révéler.

Il semble fort probable, cependant, que le cabinet lui-même ne demeure pas moins véritablement troublé, ni moins véritablement anxieux, que le peuple lui-même — connaissant peut-être, des affaires politiques, à peine un peu plus que ce que sait le peuple, et le peuple ne sait rien du tout, ou sait à peine quoi que ce soit — tandis que les ministres eux-mêmes s'engagent, pendant ce temps, dans des mouvements n'admettant nulle réelle interprétation, sinon une entièrement dépourvue de calme, de sérénité du cœur, et de conscience apaisée. Ils se rencontrent, et se séparent ; ils échangent des visites véritablement chargées de sens ; ils reçoivent d'autres visites, non moins chargées de sens, que ces mêmes visites qu'ils échangent entre eux. Ils parlent, à certains de leurs propres contacts ; ils s'enquière, parfois, des dernières nouvelles. Un peuple anxieux, et un cabinet anxieux. Quant aux Anglais, cependant, ils affichent une activité véritablement étrange, jamais affichée auparavant — s'impliquant, dans des affaires où ils n'avaient jamais coutume de s'impliquer, s'occupant de choses dont ils n'avaient jamais coutume de s'occuper, faisant des choses qu'ils ne devraient guère faire. Il suffit d'observer la propre activité du sous-haut-commissaire seul, ces derniers jours : inspectant la police, à Alexandrie ; s'envolant au Caire, pour inspecter les casernes, puis certains postes de police, puis les casernes de pompiers ; dînant, ensuite, avec le propre commandant de l'armée d'occupation ; rendant visite,

ensuite, à l'un des propres anciens présidents du Conseil égyptiens ; rendant visite, ensuite, à certains Anglais ; puis s'envolant de nouveau vers Alexandrie — se stabilisant à peine vingt-quatre heures, avant que ce même Égyptien, cet même ancien président du Conseil, ne lui rende sa propre visite.

Il voyage, pour cette même visite, vers midi, et revient de cette même visite, dans la soirée — et les journaux prétendent que cette même visite porte une réelle conséquence, une autre visite pouvant bien la suivre bientôt. Les gens lisent ces mêmes rapports, dans les journaux, les entendent, dans les clubs, on leur dit que le cabinet demeure véritablement perplexe, on leur dit que le cabinet pourrait bien démissionner — et ils souhaitent véritablement comprendre, mais comment pourraient-ils véritablement comprendre ? Ils souhaitent véritablement discerner, mais comment pourraient-ils véritablement discerner quoi que ce soit ? Un cabinet se noyant dans le silence, alors qu'il devrait véritablement parler ; se noyant dans l'inertie, alors qu'il devrait véritablement agir ; se noyant dans les énigmes, alors qu'il devrait véritablement être clair ; insistant pour demeurer au pouvoir, alors qu'il devrait véritablement y renoncer, étant déjà devenu évident, pour lui-même, et pour le peuple, qu'il n'y est guère apte, incapable de le porter — surtout en ces mêmes circonstances, dont la propre précarité, le danger, et la gravité, n'admettent nul réel doute du tout.

Les journaux se trouvent désormais entièrement unis, à exiger du cabinet la publication de bulletins réguliers, sur la propre santé de Sa Majesté le Roi — nul ne conservant nul réel doute du tout, que la propre santé de Sa Majesté a déjà décliné, une fois que les nouvelles en sont arrivées, d'Europe. Et cela aurait véritablement dû être connu, par les gens en Égypte, avant de l'être jamais, en Europe.

Ceci, de surcroît, après que le voyage royal a déjà été reporté, après qu'il a déjà été annoncé que Sa Majesté ne recevrait nul visiteur, cette année, en sa propre fête de l'Avènement, et après qu'un médecin a déjà été mandé, du Caire, suivi d'un médecin, ou de plusieurs médecins, mandés de l'étranger.

Les gens savent donc déjà que la propre santé de Sa Majesté le Roi est bien loin du réel bien-être qu'ils lui souhaiteraient eux-mêmes — et ils souhaitent véritablement en savoir davantage, et cela demeure leur propre droit véritable d'en savoir davantage. Il demeure aussi le propre devoir véritable du gouvernement, de les tenir informés, de la propre

condition de leur roi, au jour le jour — voire, du matin au soir.

Mais le cabinet ne dit rien du tout, sur cette même question, exactement comme il ne dit rien du tout, sur toute autre affaire par ailleurs. Nous aimerions véritablement savoir, alors, ce que font réellement ces mêmes ministres — et quel est même l'intérêt de leur propre maintien, à leurs propres postes, s'ils faillissent, même dans les plus sacrés des devoirs, ne rassurant pas le peuple, sur la propre santé de leur roi, ni n'informant le peuple, de ce que signifie réellement cette même activité étrange, que les Anglais eux-mêmes affichent désormais ?

L'une de deux choses doit donc véritablement être vraie : ou bien les ministres eux-mêmes accomplissent véritablement leurs propres devoirs, auquel cas l'on devrait véritablement en voir les effets, de précisément cet même accomplissement — les ministres eux-mêmes sachant déjà, avec une parfaite connaissance, qu'ils ne demeurent nuls tuteurs véritables, sur quelque peuple juridiquement incapable, mais de simples fonctionnaires, pour un peuple véritablement capable, et mûr, en droit de rien lui dissimuler du tout, en droit de ne rien monopoliser, à sa propre exclusion, touchant sa propre vie d'aussi près. Ou bien les ministres demeurent, à leurs propres postes, uniquement pour fréquenter les bureaux du gouvernement, et jouir du propre prestige du cabinet, et de ses propres apparences extérieures d'autorité — auquel cas, ils devraient véritablement savoir que les ministres ne sont jamais choisis à cette même fin, mais pour tout autre chose.

Cela dit, nous souhaitons véritablement croire que ces mêmes ministres consulteront véritablement leur propre conscience, et sauront véritablement, pleinement, que les peuples eux-mêmes peuvent bien rencontrer, dans leur propre vie, certains moments n'admettant nulle réelle légèreté, nulle réelle négligence, nul réel pardon pour quelque manquement que ce soit — et que ces mêmes ministres tiennent véritablement compte de tout cela, l'alignant, sur leur propre conduite, ces jours mêmes : soit agissant, parlant, et convainquant véritablement les Égyptiens qu'ils demeurent bien de véritables ministres, véritablement capables de faire face aux urgences, de demeurer fermes devant les événements, et de sortir sains et saufs, de la calamité — soit restituant les propres affaires du peuple, au peuple lui-même, et renonçant à la gouvernance, en faveur de ceux véritablement plus aptes à l'exercer, plus capables de le faire, surtout en ces mêmes circonstances.